

La littérature québécoise de 1970 à 1980

Adrien Thério

Numéro 25, printemps 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39460ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Thério, A. (1982). La littérature québécoise de 1970 à 1980. *Lettres québécoises*, (25), 9–10.

La littérature québécoise de 1970 à 1980



Adrien Thério

Pour faire suite au cahier spécial du Devoir portant sur le même sujet, publié à l'occasion du Salon du livre de Montréal, le 21 novembre 1981, le directeur de Lettres québécoises a eu l'idée de revenir sur le sujet dans son éditorial du numéro 25. Il n'avait pas encore eu le temps de mettre de l'ordre dans ses idées qu'un personnage étrange qui dit s'appeler Jean Plaisante est venu le rencontrer, lui a posé toutes sortes de questions. Quelques jours plus tard, nous recevions la transcription de cette entrevue que nous reproduisons pour le bénéfice de nos lecteurs.

La direction

J.P. Vous avez lu ce cahier spécial du *Devoir* intitulé *Regards sur la littérature québécoise des années 70* ?

A.T. Que dis-je, lu ? Je l'ai même relu, relu, relu, analysé.

J.P. Si vous m'en croyez, il s'agit là d'une rétrospective en tous points remarquable. Vous auriez été bien en peine d'en faire autant à *Lettres québécoises* ?

A.T. Vous avez raison. Rétrospective remarquable ! Et je suis le premier à reconnaître que M. Royer a su, pour l'occasion, s'entourer de collaborateurs de premier plan. C'est vrai, par ailleurs, que nous aurions été bien en peine d'en faire autant à *Lettres québécoises* pour deux raisons bien précises : c'est que nous manquons parfois d'idées et surtout d'argent.

J.P. Trêve de doléances ! Moi, je crois que vous manquez surtout d'idées.

A.T. Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

J.P. Il n'y a qu'à regarder pour voir ! Si je ne me trompe, on ne vous a pas invité à participer à ce cahier ?

A.T. Et puis ?

J.P. Il y a quand même longtemps que vous êtes présent sur la scène littéraire québécoise. Vous avez dirigé *Livres et Auteurs québécois* jusqu'en 1973. Et puis, vous avez fondé *Lettres québécoises* en 1976. On pourrait croire que vous auriez quelque chose à dire sur la littérature des années 70 à 80. Si je comprends bien, les gens du *Devoir* font très peu de cas de vos petites idées ?

A.T. Écoutez, monsieur Plaisante, il ne m'appartient pas de sonder les reins et les consciences. Et je ne voudrais surtout pas poser de questions à M. Royer et à son comité. Ils m'ont jugé trop léger et je m'en remets à leur balance.

J.P. C'est une excuse comme une autre. Les excuses sont toujours un signe de faiblesse, je dirais même de couardise.

A.T. C'est vous qui le dites.

J.P. Et si je vous posais quelques questions sur cette littérature des années 70 à 80 ?

A.T. On a déjà tout dit dans ce cahier.

J.P. Enfin, est-ce que c'est vrai que ces années ont été surtout marquées par l'arrivée des femmes sur la scène littéraire québécoise ? C'est surtout ce que j'en ai retenu.

A.T. C'est ce que j'en ai retenu moi aussi. Et c'est vrai. Les femmes québécoises se sont rendu compte que la littérature leur appartenait autant qu'aux hommes. Elles l'ont bien montré. Je suis sûr qu'à partir de maintenant, sur cette scène au moins, elles ne s'en laisseront plus remonter. C'est d'ailleurs très sain.

J.P. Que voulez-vous dire par cette expression « sur cette scène au moins » ?

A.T. Je veux dire que la scène littéraire n'est qu'une première étape. Il y a encore la scène politique, économique et religieuse à conquérir. Il faut que les femmes deviennent députées, ministres, et présidentes. Il faut qu'elles s'emparent des secteurs clés de l'économie, habitation, manufactures, pétrole. Il faut qu'elles deviennent

prêtresses, évêquesses, papesses. Vous voyez qu'elles ont encore du chemin à parcourir.

J.P. Moi qui croyais que la révolution féministe tirait à sa fin ?

A.T. Elle ne fait que commencer. Vous n'y aviez pas pensé : la littérature, c'est le commencement et la fin. Entre les deux, il y a le monde du pouvoir.

J.P. Enfin, c'est un bon commencement... Si elles ont pu s'emparer du champ de la littérature de cette façon-là en si peu d'années, que ne pourront-elles faire dans ces sphères où vous les invitez ?

A.T. Je leur fais tous mes vœux. Cela ne veut pas dire cependant que c'est la présence des femmes en littérature québécoise qui a transformé tout le tableau de cette littérature.

J.P. Vous venez pourtant de dire que si.

A.T. J'ai dit que c'est ce que j'avais retenu du cahier spécial du *Devoir*. Selon moi, cependant, c'est le théâtre qui a le plus transformé la scène culturelle québécoise et même la littérature québécoise depuis dix ans. Avez-vous songé qu'il y a, au Québec, plus de trois cents troupes de théâtre ? Là-dessus, il y en a une centaine qui sont professionnelles et une bonne dizaine, institutionnelles. Y a-t-il un pays au monde qui compte autant de troupes de théâtre pour une si petite population ?

J.P. Cela est assez extraordinaire quand on y pense, mais encore faudrait-il savoir ce qu'on joue dans ces théâtres.

A.T. Les théâtres d'été — et il y en a plus d'une centaine — présentent plus de pièces québécoises qu'étrangères. Et la proportion de pièces québécoises chez les professionnels et autres est passée de presque zéro en 1970 à 40 et quelquefois 50 pour cent en 1981.

J.P. Le Québec est donc peuplé de dramaturges ! Cela, avouez-le, devient inquiétant. En toute bonne logique, si les dramaturges sortent de terre comme des champignons, c'est que nous sommes un peuple d'écouteurs. Y avez-vous pensé ?

A.T. Je n'y avais pas pensé mais cela m'apparaît juste puisque, semble-t-il, d'après certaines enquêtes, le Québécois lit beaucoup moins que ses compatriotes des provinces anglaises.

J.P. Si c'est vrai, c'est que l'enseignement de la littérature québécoise qui a pris tellement d'importance dans les Cégeps et les universités depuis dix ans est loin de porter les fruits qu'on en attendrait. Nos professeurs doivent être très peu convaincants. Les dramaturges ont peut-être compris cela ?

A.T. Que voulez-vous dire ?

J.P. Ils ont compris qu'en attendant de devenir lecteurs, nous ferions de bons écouleers. Et ils s'en donnent à coeur joie. C'est un mal pour un bien.

A.T. Ou un bien pour un mal.

J.P. Vous êtes trop pessimiste. Encore quelques années et vous verrez, nous deviendrons les plus grands lecteurs de la terre. Et nos romanciers commenceront à vivre de leur plume.

A.T. Il faut l'espérer. Car il y a chez nous un peuple de lecteurs. C'est celui qui achète les petits romans d'amour fleur bleue que l'on rencontre dans les gares et les épiceries et qui se vendent comme des petits pains chauds. C'est peut-être de cette façon que nous en viendrons aux romans sérieux.

J.P. Ou par l'intermédiaire de la SF et du fantastique ?

A.T. Je vous remercie de m'y faire penser. C'est un sujet qui, si je ne me trompe, est passé inaperçu dans ce cahier spécial du *Devoir*.

J.P. Je disais cela comme ça parce que la SF, vous savez, je ne m'y intéresse pas plus que ça. Est-ce vrai que nous en sommes rendus maintenant à la SF et au fantastique ?

A.T. Tellement que nous avons déjà deux revues qui s'y consacrent entièrement : *Solaris* et *Imagine*. Et *Solaris* existe depuis sept ans si je ne me trompe. C'est donc que ce n'est pas d'hier que ce champ particulier de la littérature a commencé à se développer. Dans ce secteur, d'ailleurs, les romans et les livres de nouvelles nous arrivent depuis quelques années, à la douzaine. Nous en avons présenté six dans notre dernier numéro. Il y en a bien d'autres. Je viens encore d'en lire deux qui donnent dans le fantastique, *La Province lunaire* de Denys Chabot et *La Tribu* de François Barcelo.

J.P. Cela vous semble-t-il de bon augure ?

A.T. D'excellent augure. Et cela me prouve que les écrivains québécois explorent tous les champs possibles de la littérature.

J.P. Ce qui vous fait croire qu'elle est devenue adulte ?

A.T. Ce n'est peut-être pas tout à fait cela encore mais nous y arrivons. Ce cahier spécial du *Devoir* parlait d'ailleurs des multiples avenues qui traversent maintenant la littérature québécoise. Est-ce que cela n'est pas un signe de maturité ?

J.P. Dans un sens oui. Mais qu'en est-il de l'édition ? Que deviendrait-elle si elle n'était pas subventionnée ? Et à quoi sert de subventionner si nous avons si peu de lecteurs ?

A.T. Je voudrais bien avoir réponse à ces questions. Il reste qu'à cause de notre petit nombre, les gouvernements se doivent de venir en aide aux organismes culturels. S'ils le font dans des pays comme la France et les États-Unis, à plus forte raison doivent-ils le faire ici.

J.P. Et espérons — car si je ne me trompe vous êtes professeur de littérature québécoise — que nos professeurs seront, comme vous dites, plus convaincants à l'avenir et que l'enthousiasme de leurs élèves au moment où ils sentent le besoin d'avoir une bonne note, ne s'éteindra pas quand ils quitteront leurs études. Qui a dit que nous étions un peuple d'épiciers ? Ne craignez-vous pas que nous le demeurions encore longtemps ?

A.T. Et vous M. Plaisante, vous sentez-vous encore épicier dans l'âme ? Que lisez-vous ?

J.P. Les journaux, quelques revues, trois ou quatre romans par année, des autobiographies — tout le monde veut écrire la sienne maintenant — et il m'arrive de relire Thériault et Ferron, les grands oubliés de l'enquête du *Devoir*.

A.T. Eh ! bien, vous n'êtes pas si mal parti. continuez à vous cultiver. Dans quelques années, si tout le monde fait comme vous, nos écrivains s'en porteront peut-être mieux. Et l'establishment littéraire aussi.

J.P. Il paraît qu'il est en train de se « consolider », selon les termes d'André Vanasse. J'ai peut-être aidé un peu à cette consolidation, qui sait ?

A.T. Qui sait ? Si ce n'est pas fait, vous pouvez toujours entrer dans la prochaine librairie que vous rencontrerez et contenter vos désirs de bonne lecture.

J.P. J'attendrai quelques jours. Je n'aime pas me laisser influencer. Quant à vous, écrivez... écrivez... □

Si vous vous intéressez à la littérature québécoise et à nos écrivains, pourquoi ne pas vous abonner à

Lettres québécoises

C'est une revue qui leur est entièrement consacrée.

Aidez-nous à parler et à faire parler d'eux.

Lettres québécoises,
C.P. 1840, Succ. B, Montréal, Québec,
H3B 3L4

ABONNEMENT

Nom.....

Adresse.....

.....

à commencer avec le numéro.....

Canada	\$ 8.00
France	60FF
USA	\$10.00
Europe	\$15.00
Institutions	\$10.00
De soutien	\$20.00